

Compte rendu "Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity" Joël Glasman, New York, Routledge, 2020, 274 pages

Alice Corbet

▶ **To cite this version:**

Alice Corbet. Compte rendu "Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity" Joël Glasman, New York, Routledge, 2020, 274 pages. Politique africaine, 2020, pp. 214-216. hal-03051757

HAL Id: hal-03051757
https://hal.science/hal-03051757

Submitted on 10 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu paru dans “Politique Africaine”, numéro 160, 2020/4

GLASMAN (Joël)
Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity
New York, Routledge, 2020, 274 pages

Les études sur l’action humanitaire sont nombreuses et forment un champ à part entière des recherches contemporaines en sciences humaines. Les regards sont souvent issus d’approches juridiques, anthropologiques ou en sciences politiques. Joël Glasman enrichit de manière très convaincante ces travaux. Historien, il s’appuie sur une connaissance fine et complète des diverses publications sur le thème et sur une étude empirique des camps de réfugiés centrafricains au Cameroun. Son propos part de l’idée que, dans le dispositif général humanitaire, des mesures permettant de comparer les « besoins » des populations sont établies afin de trouver des seuils minimaux universels à partir desquels l’aide doit intervenir. L’auteur nous explique comment l’élaboration de ces chiffres a été mise en œuvre au travers de l’histoire des principes humanitaires, avec la création d’outils de mesure, de rapports de plus en plus uniformes des grandes institutions d’aide, et dans le face-à-face entre travailleurs humanitaires et réfugiés. La petite fabrique des chiffres utilisés pour tous les travaux d’évaluation en amont de l’intervention humanitaire (*assessment*) est alors dévoilée. Or les données chiffrées, admises sous couvert d’objectivité, de neutralité, et acceptées comme des données de base, sont pourtant issues de constantes négociations et indissociables du volatile facteur humain.

Les quatre premiers chapitres reviennent sur la façon dont ces « besoins » ont été déterminés – c’est la *needology*, notion ambigüe discutée par les différentes organisations humanitaires, de l’ONU aux ONG – dans un cadre général de compétitions d’accès et de services aux « bénéficiaires ». En prenant l’exemple du UNHCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés), l’auteur montre comment ces concepts permettent de classer les personnes entre ceux qui auront plus de droits et de biens, comme les réfugiés considérés comme vulnérables. Le MUAC (*Mid-Upper Arm Circumference*), ce bracelet brachial permettant de mesurer le périmètre des bras des enfants et de déterminer leur niveau de malnutrition, est un autre exemple évocateur : facile d’utilisation, simple à comprendre, il permet de déterminer une procédure de soins à partir de critères de couleurs et de chiffres. Mais les seuils de ces mesures ont pourtant évolué au cours du temps, et font oublier que chaque enfant est différent et inclus dans un contexte socio-culturel que ne saurait traduire le rapport taille-poids sur lequel se base l’évaluation de leur état de santé.

Ces outils sont la face opérationnelle de standards qui s’imposent de plus en plus dans le monde humanitaire et qui deviennent des critères universels diffusés par le biais de *handbooks*, ces manuels qui guident l’intervention, tel le projet Sphere qui établit des standards minimaux pour l’humanité (apport d’eau ou de kilocalories quotidien, biens essentiels pour cuisiner, etc.). Malgré des critiques et des résistances – notamment françaises –, les normes élaborées par Sphere se sont diffusées dans l’action humanitaire. Pourtant, ces standards, qui visent à établir des dénominateurs communs à l’humanité, entrent souvent en tension avec des visions localistes, parfois culturalistes, des besoins.

Permettant de grandes simplifications logistiques, cette uniformisation de l’évaluation et de la réponse à ce qui est défini comme « besoin » ou non, pose des problèmes tant philosophiques que pratiques. En effet, la confrontation du monde réel, cette fabrique *in situ* de la pratique humanitaire dans les camps de réfugiés au Cameroun que nous présente l’auteur sur ses deux derniers chapitres, ne fait que rendre plus insaisissables ces données. Ainsi, établir des mesures ne va pas sans un fort soutien logistique en amont : pour entrer les données dans un ordinateur, il faut par exemple un générateur électrique… La bureaucratisation de la mesure,

permettant de faire remonter les chiffres et les besoins (qui seront traduits en réponse humanitaire), rencontre donc de nombreux aléas.
Or, le « solutionnisme technologique » est un type de réponse qui a tendance à être de plus en plus mis en avant tandis que la prise de conscience vis-à-vis des failles institutionnelles, humaines et logistiques tend à s'affaiblir. Tel que l'a démontré l'usage du MUAC, les réponses et les données faciles, issues d'outils et de pratiques simples et universelles, sont de plus en plus acceptées comme des évidences. Pourtant, plus de données ne signifie pas de meilleures données… L'auteur pointe ici la tendance globale à vouloir privilégier le quantitatif – qui serait objectif et représentatif – au qualitatif. L'ensemble, désigné sous l'expression « infrastructure de la commensurabilité », qui permet de démontrer que les besoins ne sont pas les mêmes à travers le monde, produit une vision minimaliste de la société : l'individu, en somme, n'est plus représenté que par un agrégat de données, un corps « minimal » dont les besoins sont estimés, éventuellement tenu pour responsable de n'être pas « au niveau ».
La solution technique à cet amoncellement de normes pourrait prendre la forme d'un algorithme qui calculerait l'état général d'une population, de ses besoins, de ce qu'il faut pour l'aider. Cette logique, qui est celle des chiffres, n'est heureusement pas celle de nombreux opérateurs de l'humanitaire. L'ouvrage de Joël Glasman, quelle que soit l'évolution de la machine humanitaire dans les prochaines années, nous permet de réfléchir à la construction de l'ingénierie de l'aide, où la neutralité n'est pas celle que peuvent nous laisser penser les « besoins humains » standardisés. Indispensable pour qui s'intéresse à l'intervention humanitaire qu'elles qu'en soient les échelles, cette réflexion mérite qu'on s'y attarde, qu'on la complète et qu'on y réponde, afin de continuer de penser le politique dans l'action humanitaire ou développementaliste. Il s'agira de faire apparaître, par exemple, la façon dont les récipiendaires de l'aide perçoivent, adaptent ou instrumentalisent ces données, ou encore de se demander qui interprète ces chiffres (chefs de mission, conseils d'administrations, « experts » de la communauté internationale…) et pourquoi ils sont unanimement pris en compte pour déterminer un passage à l'action qui pourrait être enclenché par d'autres facteurs. Les chiffres des besoins humanitaires ne deviennent-ils pas les moteurs d'action politiques ou de financements dans un contexte où la communication, notamment grâce aux médias et pour la recherche de fond, dicte parfois l'aide ? Cet ouvrage pose finalement la question d'un dispositif humanitaire qui n'aurait plus pour objet qu'un être désincarné fait de mesures et de besoins, produit d'une gouvernance de l'aide technologisant l'humanité à des seuils minimaux et des réponses automatiques.

Alice Corbet
CNRS,
LAM (Les Afriques dans le monde)